

Anne-Marie Combres Jean-Jacques Gorog *

Anne-Marie Combres

Lacan s'adresse donc, comme l'ont souligné nos collègues, à des Allemands. Il se préoccupe de la manière dont sera reçu son enseignement, à preuve ce qu'il énonce au cours de la leçon du 11 février 1975 du séminaire *R.S.I.* : « [...] j'ai fait un petit tour à Strasbourg où j'ai pu constater sans même en être trop surpris puisque c'est le groupe de Strasbourg qui s'en charge, que j'avais des effets, des effets de sens en Allemagne ; je veux dire que, des Allemands que j'ai rencontrés au groupe de Strasbourg, j'ai obtenu en fin de compte des questions qui m'ont donné cette heureuse surprise dont je parlais tout à l'heure ¹. » L'heureuse surprise qu'il évoque est venue des suites de la conférence qu'il avait faite à Nice sous le titre « Le phénomène lacanien » en ce que les auditeurs lui ont posé des questions pendant trois quarts d'heure, questions qu'il a jugées pertinentes.

Lacan était soucieux de l'allemand en tant que langue de Freud et d'autres poètes et penseurs : il soumettait les traductions disponibles de Freud à une critique approfondie et entreprenait également de savoir comment les concepts par lesquels il mettait l'accent sur l'enseignement de Freud (par exemple : demande, désir, besoin) pouvaient être traduits en allemand (*Forderung* et plus tard *Anspruch* ; *Begehren* remplace *Begierde*, qui sonne selon quelques-uns trop animal ; *Bedürfnis* ²).

Dans son séminaire, il révisait souvent les traductions des termes de Freud en allemand, notamment avec ses élèves germanophones, dit-il le 7 mai 1958 dans *Les Formations de l'inconscient* ³, et dans les leçons qui précèdent et celles qui suivent son intervention à Munich sur « La signification du phallus ». En préambule de celui-ci dans les *Écrits*, il relate les effets qu'a pu provoquer en Allemagne sa lecture des concepts freudiens en allemand tels que « l'autre scène » ou « l'après-coup » :

On y mesurera, à condition d'avoir quelques repères sur les modes mentaux régissant des milieux pas autrement inavertis à l'époque, la façon dont les

termes que nous étions le premier à avoir extraits de Freud, « l'autre scène » pour en prendre un ici cité, pouvaient y résonner.

Si l'après-coup (*Nachtrag*), pour reprendre un autre de ces termes du domaine du bel esprit où ils courent maintenant, rend cet effort impraticable, qu'on l'apprenne : ils y étaient inouïs ⁴.

Tout les ramène pourtant au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe : ne serait que le symptôme auquel ils ont affaire, et qui, du signe fait gros nœud, nœud tel qu'un Marx l'a aperçu même à s'en tenir au discours politique. J'ose à peine le dire, parce que le freudo-marxisme, c'est l'embrouille sans issue ⁵.

Jean-Jacques Gorog

Bien sûr, cela fait référence à ce qui précède, soit ici « les ». Je crois que Lacan est toujours très attentif à qui il s'adresse et après tout, c'est son style, et on n'oublie pas que du style il dit que c'est l'homme à qui l'on s'adresse : « Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse ⁶ ? »

Ici, on l'a dit mais je ne crois pas encore assez, c'est le public allemand auquel il s'adresse, et plus précisément aux psychanalystes, allemands donc. On ne peut s'empêcher de penser à ce qu'était devenue la psychanalyse au moment de la guerre, avec le frère de Goering qui l'avait mise au pas nazi en prenant possession de l'Institut psychanalytique de Berlin. Le style de sa référence plus haut à Heidegger est dans le même esprit.

De quoi s'agit-il dans le solide appui que les psychanalystes ont dans le signe ? Lacan donne l'indication du symptôme, à entendre ici au sens large, ce dont on se plaint, et qui motive la psychanalyse, ce qui fait signe. Vient ensuite la référence à Marx, très habituelle s'agissant du symptôme social qui fait signe dans le politique. Le freudo-marxisme c'est Marcuse, dont Lacan s'écarte fermement parce que précisément Freud s'occupe du sujet et Marx des masses laborieuses, et cela ne fait pas de la psychanalyse une science sociale. En revanche, un mot est à noter, c'est le « gros nœud ». Lacan, comme souvent, s'amuse de l'équivoque du nœud, qui n'est pas que topologique. C'est dans l'anticipation de ce qui vient ensuite du rapport sexuel qui ne s'écrit pas et de la jouissance.

Anne-Marie Combres

Première remarque : Lacan parle du « solide de l'appui », et non de « l'appui solide », solide étant ici un nom et non pas un adjectif. Il accentue

ainsi le contraste avec ce qu'il disait dans le paragraphe précédent à propos des analystes qui « se croient tenus à prendre appui du sens de ces discours ».

Marie-José Latour faisait remarquer dans son intervention que le « solide » de l'appui « est bien autre chose que le "liquide" du sens, qui, lui, ne cesse de fuir ⁷. »

Le solide est défini dans le dictionnaire historique de la langue française Le Robert de la façon suivante : « Solide adj. et n. m. est un emprunt (1314) au latin classique *solidus*, dense, massif, compact, consistant et entier, complet en particulier dans la langue du droit et par figure "réel", "ferme", "inébranlable" et "plein" en rhétorique ; de l'idée de "fermeté" vient *solidum* n. m. en géométrie. Le mot se rattache à une racine indo-européenne exprimant la notion de "tout, entier" ». N'est-ce pas alors au réel que fait référence cette remarque de Lacan ?

Lacan indique là que les analystes-êtres parlants devraient être ramenés à l'appui qu'ils ont dans le signe, et ce qui les y ramène, c'est le symptôme... Mais que signifie que le symptôme « fait gros nœud » du signe ? Et en quoi Marx l'avait-il aperçu ? Gros nœud – en plus de la résonance éventuellement sexuelle – fait penser à ce qui se passe quand une pelote de fil ou de laine est embrouillée et que l'on dit que cela fait des nœuds, qui ne sont pas faciles à défaire avant de trouver le bon bout du fil qui va permettre de la débrouiller ! Au congrès de La Grande-Motte, il précise que « le symptôme, c'est un nœud de signes. Car le signe, ça fait des nœuds ⁸ ». Comment le signe fait-il des nœuds s'il se définit de la substituabilité ?

C'est une des premières fois où Lacan parle du symptôme au singulier...

Qu'est-ce qu'il entend par freudo-marxisme ? Dans un article de 1989, intitulé « Malaise dans la civilisation », Michel Lapeyre se désolait de ce que les freudo-marxistes, au rang desquels il comptait Wilhelm Reich, Erich Fromm et Marcuse, aient détourné la thèse du texte de Freud en mettant au poste de commandement dans la question de la sexualité la répression sociale ⁹. Dans les années 1960, le freudo-marxisme tente d'articuler l'analyse freudienne du psychisme et l'analyse marxiste de la société afin d'affranchir l'homme des processus d'aliénation (névrose, servitude) qui empêchent son épanouissement. Vivement critiqué par Freud, puis plus tard par les communistes qui y virent une pseudoscience bourgeoise, ce mouvement fut incarné par des dissidents de la psychanalyse (comme Wilhelm Reich, partisan d'une révolution sexuelle) et par certains membres de l'école de Francfort (comme Erich Fromm, qui souhaitait réformer « l'inconscient social », ou Herbert Marcuse, auteur de *Éros et civilisation*, en 1955).

Le freudo-marxisme est moins l'addition du freudisme et du marxisme qu'une critique marxiste du freudisme et une critique freudienne du marxisme. Pour ses représentants, il s'agit de montrer, d'une part que le refoulement des désirs est d'origine sociale, répressive, capitaliste, d'autre part que la libération de l'aliénation passe davantage par un changement de mœurs, une révolution sexuelle, plutôt que par une révolution politico-économique ¹⁰.

Est-ce la raison pour laquelle Lacan insistera plus loin dans le texte sur l'ignorance comme passion majeure chez l'être parlant ? Et en quoi est-ce l'embrouille sans issue ?

Rien ne les enseigne, même pas que Freud fût médecin et que le médecin comme l'amoureuse n'a pas la vue très longue, que c'est donc ailleurs qu'il faut qu'ils aillent pour avoir son génie : nommément à se faire sujet, non d'un ressassement, mais d'un discours, d'un discours sans précédent dont il arrive que les amoureuses se fassent géniales à s'y retrouver, que dis-je ? à l'avoir inventé bien avant que Freud l'établisse, sans que pour l'amour au reste il leur serve à rien, c'est patent.

Anne-Marie Combres

Pourquoi le fait que Freud fût médecin aurait-il dû les enseigner et qu'en est-il de ce rapprochement avec les amoureuses ? Pourquoi Lacan emploie-t-il ce terme et non pas celui d'hystériques ? Les amoureuses sont-elles les hystériques, pour Lacan ? Le génie de Freud a-t-il consisté à se faire sujet du discours hystérique – puisque « sujet » est au singulier – ou du discours analytique ?

Il me semble qu'ici Lacan fait référence au fait que Freud ne se positionne plus en tant que médecin, si je me réfère à la façon dont il décrit ce dispositif dans son texte sur l'analyse profane rédigé en 1926, comme s'il répondait à une question d'un interlocuteur supposé : « Maintenant nous allons donc savoir ce que l'analyste entreprend avec le patient à qui le médecin n'a pu être d'aucun secours. [...] Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble. L'analyste n'utilise aucun instrument, pas même pour l'examen, il ne prescrit pas davantage de médicaments. [...] L'analyste convoque le patient à une certaine heure de la journée, le laisse parler, l'entend, puis lui parle et le laisse écouter ¹¹. »

Freud insiste dans ce texte sur le fait que la psychanalyse n'est pas une spécialité de la médecine, et, en ce qui le concerne, il précise : « Après quarante et un ans d'activité médicale, la connaissance que j'ai de moi-même me dit qu'au fond je n'ai jamais été un véritable médecin. Je suis

devenu médecin par suite d'une déviation forcée de mon dessein originel, et le triomphe de ma vie consiste à avoir retrouvé, après un long détour, la direction initiale. De mes premières années je n'ai pas connaissance du moindre besoin d'aider des hommes qui souffrent, ma disposition sadique n'était pas très grande, aussi parmi ses rejetons celui-là n'a pas eu besoin de se développer. [...] Dans mes années de jeunesse le besoin de comprendre un peu les énigmes de ce monde et peut-être même de contribuer un peu à leurs solutions l'emporta ¹². » Ce rapport au savoir est donc inscrit chez lui dès le départ.

Même si la psychanalyse a pris son départ de la médecine, comme le rappelait Marc Strauss, Freud a dégagé le symptôme de la causalité médicale, y repérant un dysfonctionnement dans la sexualité qui persistait, même si au départ il pensait que l'analyse pouvait le supprimer.

Mais ce qui compte ce sont les possibilités de développement inhérentes à la psychanalyse, et, elles, ne tombent pas sous le coup des édits et des interdits ¹³.

Dans le texte de 1972 « Un homme et une femme ¹⁴ », Lacan énonce que l'hystérique n'est pas une femme ; est-ce la raison qui lui fait parler ici des amoureuses ? Le terme est au féminin, donc il s'agit de femmes amoureuses, soit pas toutes les femmes. Peut-on se référer ici aux premières hystériques, notamment à Anna O. et à la *talking cure* ? D'autant que Lacan un peu plus tard, à Bruxelles le 26 février 1977, interroge : « Où sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna O., les Emmy von N... ? Elles jouaient non seulement un certain rôle, un rôle social certain, mais quand Freud se mit à les écouter, ce furent elles qui permirent la naissance de la psychanalyse. C'est de leur écoute que Freud a inauguré un mode entièrement nouveau de la relation humaine. »

Et il poursuit : « Que Freud fut affecté par ce que les hystériques lui racontaient, ceci nous paraît maintenant certain. L'inconscient s'origine du fait que l'hystérique ne sait pas ce qu'elle dit, quand elle dit bel et bien quelque chose par les mots qui lui manquent. L'inconscient est un sédiment de langage. »

Alors que l'on pense souvent que Lacan est venu à la psychanalyse à la suite de sa rencontre avec cette amoureuse folle qu'était Aimée, il précise là ce qui l'a conduit à continuer la pratique : « Si, conduit, guidé comme par une rampe, j'ai continué ce blabla qu'est la psychanalyse, c'est quand même frappant que, par rapport à Freud, ça m'ait mené là (parce qu'il n'y a pas trace dans Freud du nœud borroméen). Et pourtant je considère que, de façon tout à fait précise, j'étais guidé par les hystériques, je ne m'en tenais

pas moins à l'hystérique, à ce qu'on a encore à portée de la main comme hystérique (je suis fâché d'employer le "je" parce que dire "le moi", confondre la conscience avec le moi, ce n'est pas sérieux et pourtant c'est facile de glisser de l'un à l'autre ¹⁵). »

Jean-Jacques Gorog

Sa diatribe contre les psychanalystes se poursuit en suivant une voie moins habituelle mais toujours avec humour en évoquant le médecin qui, comme l'amoureuse, n'a pas la vue très longue ; ce qui les avantage, au moins pour ce qui est de la psychanalyse, puisque ça autorise Freud médecin à se faire sujet d'un discours – entendez le discours de l'analyste –, à propos duquel Lacan a déjà souvent insisté sur le fait qu'il s'agit d'un discours nouveau, d'une invention radicale. Les amoureuses en question sont bien sûr les hystériques de Freud, mais on pourrait ajouter ici d'autres amoureuses comme Louise Labé, Marguerite de Navarre ou les précieuses, bien avant Freud. Mais l'amour qu'elles mettent en avant dans leur discours restera une énigme.

Moi qui serais le seul, si certains ne m'y suivaient, à me faire sujet de ce discours, je vais une fois de plus démontrer pourquoi des analystes s'en embarrassent sans recours.

Anne-Marie Combres

De quel discours Lacan est-il sujet, et en quoi des analystes s'en embarrassent ? et sans recours ? Il le disait en s'adressant aux lecteurs japonais :

J'essaie de démontrer à des « maîtres », à des universitaires, voire à des hystériques, qu'un autre discours que le leur vient d'apparaître. Comme il n'y a que moi pour le tenir, ils pensent en être bientôt débarrassés à me l'attribuer, moyennant quoi j'ai foule à m'écouter.

Foule qui se leurre, car c'est le discours du psychanalyste, lequel ne m'a pas attendu pour être dans la place.

Mais ça ne veut pas dire que les psychanalystes le savent. On n'entend pas le discours dont on est soi-même l'effet ¹⁶.

Alors que le recours c'est l'inconscient, la découverte par Freud que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus et que pourtant le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer puisqu'il consiste dans un chiffrement.

Jean-Jacques Gorog

Il s'agit de la reprise chez Freud du travail du rêve sur lequel se modèle le travail de l'inconscient, et qu'il oppose au travail supposé de l'analyste ¹⁷ :

[...] il y a tout de même ce travail, il ne s'agit même que de cela, puisque nous sommes dans l'analyse des rêves, c'est évidemment de la révélation de l'inconscient, et point d'autre chose qu'il s'agit au niveau de l'élaboration du rêve ¹⁸.

On trouve la même formule dans « Télévision », où elle figure plusieurs fois, par exemple, toujours à propos de l'inconscient : « Car ce qu'il [Freud] invente, c'est *le travail des abeilles comme ne pensant, ne calculant, ne jugeant pas* ¹⁹ » : les abeilles industrielles ; quant aux guêpes, elles ne sont pas folles comme le dit la langue, « pas folle la guêpe » (l'expression a été remise en vogue par Arletty).

À quoi sert-il ce chiffrage ? dirais-je pour les retenir, en abondant dans la manie, posée d'autres discours, de l'utilité (dire : manie de l'utile ne nie pas l'utile). Le pas n'est pas fait par ce recours, qui pourtant nous rappelle qu'hors ce qui sert, il y a le jouir.

Jean-Jacques Gorog

« Les », c'est toujours les psychanalystes. L'intéressant dans ce propos est ici le terme de manie : pourquoi joue-t-il de l'équivoque entre le terme clinique, manifestement accentué ici, et son usage usuel ? La manie de l'utile comporte cette référence, amplement déployée, à l'utilitarisme de Bentham. L'inutile, c'est Bataille.

Que dans le chiffrage est la jouissance, sexuelle certes, c'est développé dans le dire de Freud, et bien assez pour en conclure que ce qu'il implique, c'est que c'est là ce qui fait obstacle au rapport sexuel établi, donc à ce que jamais puisse s'écrire ce rapport : je veux dire que le langage en fasse jamais trace autre que d'une chicane infinie.

Ce que chiffre, soit ce que crypte, l'inconscient, est la jouissance sexuelle, selon Freud. Or ce chiffrage, et ici Lacan ajoute quelque chose à Freud, c'est ce qui empêche le rapport sexuel établi. J'accentuerais volontiers ce mot « établi » comme cet autre mot : la « chicane » infinie, autre terme qui vaut de s'y arrêter. Tout se passe comme si le chiffrage empêchait, non qu'un rapport sexuel s'établisse, mais qu'il y ait un rapport sexuel déjà établi. La forme est un peu curieuse. Quant à la chicane, mettons qu'il y en

ait deux sortes, celle des *Plaideurs* de Racine, les chicaneurs des procès, ou celle des fortifications à la Vauban évoquées par Lacan à propos de la névrose obsessionnelle.

On trouve la référence précise dans le même contexte dans *L'Envers de la psychanalyse* :

Je l'ai dit d'une façon imagée en lui donnant son support le plus commun, celui d'où est sortie pour nous l'expérience majeure, c'est à savoir le détour, *le tracé en chicanes*, sur lequel repose ce malentendu que, dans l'espèce humaine, constituent les rapports sexuels ²⁰.

Ou un peu plus loin dans le même séminaire :

J'ai dit que si le pas que nous a fait faire l'analyse nous montre, nous révèle, en tout abord serré de l'approche sexuelle, le détour, la barrière, le cheminement, la chicane, le défilé de la castration, c'est là et proprement ce qui ne peut se faire qu'à partir de l'articulation telle que je l'ai donnée du discours analytique. C'est là ce qui nous conduit à penser que la castration ne saurait en aucun cas être réduite à l'anecdote, à l'accident, à l'intervention maladroite d'un propos de menace ni même de censure ²¹.

Dans notre énoncé, c'est comme si on pouvait supposer, à l'instar des droites parallèles qui se rejoignent dans l'infini, que l'on retrouverait la trace du rapport sexuel mais seulement à l'infini, au bout des chicanes que le chiffre ne cesse de produire.

Anne-Marie Combres

Lacan, à propos de « rapport établi », indique, dans *Le Savoir du psychanalyste*, qu'on peut parler sérieusement de rapport « non seulement quand l'établit un discours, mais quand on l'énonce, le rapport. Parce que c'est vrai que le réel est là avant que nous le pensions, mais le rapport c'est beaucoup plus douteux : non seulement il faut le penser, mais il faut l'écrire ²². »

Bien sûr entre les êtres qui sexués le sont (quoique le sexe ne s'inscrive que du non-rapport), il y a des rencontres.

Il y a du bonheur. Il n'y a même que ça : au petit bonheur la chance ! Les « êtres » parlants sont heureux, heureux de nature, c'est même d'icelle tout ce qui leur reste. Est-ce que de par le discours analytique, ça ne pourrait pas devenir un peu plus ? Voilà la question dont ritournelle, je ne parlerais pas si la réponse n'était déjà.

Jean-Jacques Gorog

Ces deux derniers paragraphes reçoivent leur explication dans la suite du texte.

*↑ Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 19 janvier 2023.

- 1.↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 11 février 1975.
- 2.↑ C.-D. Rath, « Les Olympiades 1936. Lacan, Berlin et la passion de l'ignorance », *Psychanalyse*, n° 3, Toulouse, Érès, 2005, p. 117.
- 3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 380.
- 4.↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 685.
- 5.↑ Les passages commentés du texte « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » seront ici indiqués en italique.
- 6.↑ J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », dans *Écrits, op. cit.*, p. 9.
- 7.↑ M.-J. Latour, « L'écoulement du sens et la substituabilité du signe », *Mensuel*, n° 164, Paris, EPFCL, décembre 2022, p. 12-21.
- 8.↑ J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975.
- 9.↑ M. Lapeyre, « Malaise dans la civilisation », dans *Marx et Lénine, Freud et Lacan*, Toulouse, Presses universitaires de Toulouse, coll. « Séries de la découverte freudienne », vol. IX, 1991.
- 10.↑ Voir à ce sujet le numéro du 31 janvier 2023 de *Philosophie magazine*.
- 11.↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985, p. 33.
- 12.↑ *Ibid.*, p. 145-146.
- 13.↑ *Ibid.*, p. 139.
- 14.↑ J. Lacan, « Un homme, une femme », *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 54, septembre 1993. Il s'agit des notes préparatoires à la séance du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* du 9 juin 1971, telles qu'elles furent intégralement publiées avec les fac-similés complets, par le supplément gratuit réservé aux abonnés de *L'Unebêvue* n° 8-9, printemps-été 1997.
- 15.↑ J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », intervention à Bruxelles le 26 février 1977, *Quarto* (supplément belge à *La Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*), n° 2, 1981.
- 16.↑ J. Lacan, « Avis au lecteur japonais », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 498.
- 17.↑ On sait que plus tard il opposera le travail analysant, dans lequel il s'inclut au titre de son enseignement, à l'acte de l'analyste.
- 18.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, séance du 27 janvier 1954, version ALI.

19. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 523. Je souligne.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 36. Je souligne.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 38.
22. [↑](#) J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, version Staferla, séance du 4 novembre 1971.